

*« Jamais personne ne s'empare du pouvoir avec l'intention d'y renoncer. Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin. On n'établit pas une dictature pour sauvegarder une révolution. On fait une révolution pour établir une dictature. La persécution a pour objet la persécution. La torture a pour objet la torture. Le pouvoir a pour objet le pouvoir. »*

George Orwell, 1984

*« Ô mes animaux, êtes-vous donc cruels, vous aussi ? Avez-vous voulu contempler ma grande douleur comme font les hommes ? Car l'homme est le plus cruel de tous les animaux. C'est en assistant à des tragédies, à des combats de taureaux et à des crucifixions que, jusqu'à présent, il s'est senti plus à l'aise sur la terre ; et lorsqu'il s'inventa l'enfer, ce fut, en vérité, son paradis sur la terre. »*

Friedrich Nietzsche, « Le convalescent »,  
*Ainsi parlait Zarathoustra*



## *Avant-propos*

### UNE ESPÈCE EN VOIE DE MUTATION

7 juin 2007. Dans les coulisses de la conférence de presse du G8 qui se tient ce jour-là en Allemagne, deux hommes s'entretiennent quelques instants avant d'aller répondre aux questions des journalistes. L'un vient d'accéder à la magistrature suprême, président d'un pays libre, patrie autoproclamée des droits de l'Homme. C'est un animal politique qui n'a pas peur de donner des coups dans l'arène, souvent avant même d'en recevoir. Du haut de son mètre soixante-huit, il s'est construit une réputation de « grande gueule » et de charmeur qui sait séduire son auditoire. Incapable d'imaginer qu'il pourrait commettre un jour un faux pas, il a l'arrogance de ceux qui ne se sont jamais confrontés à plus fort ou plus dur qu'eux.

L'autre achève son deuxième mandat comme président du pays le plus vaste de la planète. Un pays qui n'a jamais connu la liberté, passé des mains de monarques, tyrans de père en fils, à celles d'autocrates « petits pères des peuples ». Ce pays-là est, de tout temps, resté sous la férule de maîtres qu'on aurait peine à distinguer, n'était la couleur proclamée de leur idéologie. Un pays brutal, qui forge des hommes de pouvoir peu ordinaires. Celui qui le dirige depuis déjà huit ans arbore un masque énigmatique en toutes circonstances. Tension, moquerie, colère, ses yeux bleus ne trahissent jamais la moindre émotion. On le dit impitoyable. L'homme est, de surcroît, un ancien espion – mais, dans un film de James Bond, il tiendrait plutôt le rôle du *bad guy*. Son nom même en fait trembler certains. Il est fort de son expérience à

la tête d'un pays vaste, mystérieux et incompréhensible pour la plupart des Occidentaux, encore puissant dans un passé pas si lointain.

Le petit dernier arrivé dans la cour des grands s'essaie pourtant à rouler des mécaniques. Il attaque bille en tête, à peu près sur ce ton : « Avec moi, on va parler des sujets qui fâchent. Les droits de l'Homme, dans ton pays de brutes, ça ne va pas du tout. Et cette journaliste assassinée dont on parle tant, qu'as-tu à répondre là-dessus ? Il va falloir me respecter, hein, je ne suis pas n'importe qui, moi ! » Il tente d'établir le rapport de force comme s'il cherchait à conjurer sa peur... ou à masquer sa faiblesse.

L'autre le laisse parler sans l'interrompre. C'est pourtant long. Mais il sait parfaitement masquer son impatience. Il le laisse faire. Lorsque le « petit » achève enfin sa logorrhée verbale, il fait exprès de laisser planer un silence pesant, dérangent. Puis il lui répond : « C'est bon, t'as fini, là ? Tu vois, ton pays (il mime un écart minuscule avec ses deux mains), il est comme ça. Le mien (cette fois, l'écart est beaucoup plus grand), il est comme ça. Alors maintenant, de deux choses l'une : ou bien tu continues sur ce ton, et je t'écrase, ou alors tu arrêtes de parler comme ça et tu verras. Je peux faire de toi le roi de l'Europe. »

Quelques instants plus tard, face aux journalistes, le « petit » donnera l'impression de tanguer et d'être ivre, lui qui pourtant ne boit jamais, tant le choc de la confrontation l'a laissé éberlué. Le journaliste Nicolas Hénin a raconté, dans un documentaire réalisé pour France 2<sup>1</sup>, cette rencontre restée mystérieuse pendant près de dix ans. Personne n'avait pu, à l'époque, s'expliquer l'attitude étrange de Nicolas Sarkozy après son entrevue avec Vladimir Poutine. Il venait tout simplement de se prendre un uppercut verbal d'une rare violence, et de faire connaissance avec une façon de faire de la politique pour le moins exotique. Celle que l'on attribue communément aux dictateurs.

---

1. *Le Mystère Poutine*, France 2, décembre 2016. Disponible sur YouTube en libre accès.

## *Avant-propos*

Étrangement, ces hommes-là – on ne trouve pas de femme « dictatrice », du moins pas dans le monde d'aujourd'hui – fascinent. Sinon, pourquoi lirait-on tant de commentaires dithyrambiques sur la force de Poutine à l'encontre d'un oligarque ou d'un Nicolas Sarkozy ? Ou sur Kadyrov niant l'existence des gays dans son pays et encourageant ses boxeurs à viser le foie de leur adversaire lors de combats de *mixed-martial arts*<sup>1</sup> ? Le même homme qui a sous ses ordres une milice criminelle réunissait, avant la fermeture de son compte en 2016, des millions de *followers* sur Instagram !

Dans l'imaginaire populaire, le mot « dictateur » peut évoquer l'image fictive, comique mais inquiétante, du Hynkel de Charlie Chaplin ; mais surtout celle, bien réelle, de personnages qui suscitent fantasmes et effroi par leur personnalité flirtant parfois ouvertement avec la psychose et la violence, leur avidité d'argent et de pouvoir, leur paradoxale longévité... et leur fin souvent sanglante.

### *Des vies d'excès, de bruit et de fureur*

Le dictateur est un être protéiforme. Il peut être ce personnage proche de la folie, qui porte l'*hybris* à son délirant paroxysme, celui qui veut tout le pouvoir pour maîtriser la vie et la mort, et rester immortel dans la mémoire des hommes. Mais on aurait tort de ne voir dans le dictateur qu'une caricature du despote assoiffé de pouvoir et de meurtre. Il peut être parfaitement banal, tout en accomplissant le pire. Le *XX<sup>e</sup>* siècle nous a montré que, même en Europe, même dans une civilisation aussi cultivée et avancée que l'Allemagne, les crises politiques, économiques, les haines et les rancœurs de vaincus, les fêlures personnelles pouvaient composer une alchimie aux propriétés impossibles à maîtriser, capable d'engendrer les pires monstres. Bachar el-Assad est aujourd'hui

---

1. Les *mixed martial arts* (arts martiaux mixtes), ou MMA, également appelés « combat libre », sont un sport de combat où toutes les techniques sont permises, y compris lorsque l'adversaire est au sol. La pratique de ce sport violent, interdite en France, remonte à la Grèce antique.

le meilleur exemple de ces fragilités psychologiques qui peuvent mener au pire.

Observateurs et chercheurs divergent quand on leur demande si le monde compte plus ou moins de dictateurs aujourd'hui qu'il y a trente ou quarante ans. Quoi qu'il en soit, les dictateurs ne sont pas une espèce en voie de disparition : ils représentent une espèce en voie de *mutation*. Darwinisme oblige.

Depuis une quinzaine d'années, il ne fait pas bon rester au pouvoir pendant trop longtemps. Risqué par définition, l'exercice du métier de dictateur se termine généralement dans le sang, ou dans une révolution suivie d'une déposition synonyme de mort, de prison ou d'un exil honteux (mais doré). Le modèle totalitaire devient de plus en plus difficile à reproduire. La Corée du Nord existe toujours mais, même chez elle, on observe par moments des semblants d'évolution et d'ouverture. Elle compte parmi les derniers des Mohicans. La réapparition d'un tel modèle exigerait des savoir-faire plus sophistiqués, à l'heure des réseaux sociaux, d'une meilleure information et d'un regard international à l'acuité plus grande. Il est donc devenu nécessaire de trouver des parades. Poussé par la nécessité, le dictateur « 2.0 » a évolué, afin de continuer d'exister dans un environnement qui lui est moins favorable. Il est devenu, notamment, un communicant hors pair alternant séduction, intimidation et manipulation de l'opinion via les outils les plus modernes à sa disposition.

Garder une apparence de démocratie tout en manipulant les règles de ce régime ; telle est la nouvelle stratégie apparue sur tous les continents. La « novlangue » politique a même inventé un terme pour identifier ces régimes d'un genre nouveau, tant il est vrai que nommer les choses est nécessaire à leur existence : « démocraties », néologisme combinant « démocratie » et « dictature ». Un régime hybride, en quelque sorte. Mais comment se construit-il ? Est-ce « 50/50 » ? Plus de démocratie ou plus de dictature ?

N'est-ce pas, surtout, manquer de courage intellectuel que de choisir un doux euphémisme pour désigner un régime qui, par exemple, emprisonne arbitrairement et falsifie les résultats électoraux ? Qui ne tolère ni la critique, ni la compétition ou l'alternance,

même s'il ne revendique pas d'idéologie particulière ? En vérité, les régimes « hybrides » n'existent pas. Ce qui est tangible, ce sont deux systèmes dont on connaît parfaitement les caractéristiques et que l'on peut identifier comme tels : démocratie et autocratie.

La Grèce antique, mère de notre civilisation, opposait déjà ces concepts. L'ennemi ultime de la démocratie, c'est-à-dire le pouvoir du peuple, est le « tyran », celui qui exerce un pouvoir personnel illégitime de façon féroce, sans contrôle et sans lois, au détriment du bien-être de son peuple. À Rome apparaît le mot « dictateur », qui n'a pas, à l'époque, la charge négative qu'on lui connaît aujourd'hui. Le dictateur était celui qui obtenait les pleins pouvoirs en situation d'exception – guerre ou catastrophe –, pour une durée de six mois, afin de sauver la cité des dangers qui la menaçaient. La plus célèbre incarnation de cette figure positive reste Cincinnatus, le dictateur-paysan héros du premier siècle de la République romaine, bien vite de retour à sa charrue après avoir rempli sa mission au sommet du pouvoir.

Paradoxalement, le dictateur au sens moderne du terme est une pure création du XIX<sup>e</sup> siècle, née avec l'essor des démocraties. Comme le tyran abhorré des Grecs, il en constitue en quelque sorte la Némésis. Sans elles, il ne peut exister, puisqu'il se définit comme rejet de tout ce qu'elles représentent. Il vise la dissolution totale de l'individu et l'obéissance complète des masses. Sa forme la plus poussée, totalitaire, vise à terme la destruction du lien social et de l'individu en tant que tel, pour assurer l'avènement d'un homme nouveau, ou d'une civilisation purifiée des maux qui la minent.

Étonnamment, qu'ils exercent en Asie ou en Afrique, qu'ils soient ou non de la même génération, les dictateurs d'aujourd'hui se trouvent de nombreux points communs. On les retrouve sur tous les continents, venus au pouvoir pour des raisons très différentes et selon des *modus operandi* variés. Chaque pays a son histoire, chaque homme aussi. Il y a donc des dictatures diverses, adaptées à l'environnement culturel.

Mais les dictateurs savent se reconnaître mutuellement et forment une communauté assez soudée, toujours prompte à féliciter l'un de ses membres lorsque celui-ci fête sa énième réélection après un scrutin frauduleux. Beaucoup ont été à la même école, celle

du stalinisme. Kim, Castro, Afewerki, mais aussi Assad dans une moindre mesure : une grande majorité des dictateurs présentés dans ce livre ont été abreuvés de marxisme-léninisme, dans ce qu'il peut avoir de plus totalitaire. Enfin, si cette galerie de portraits se termine par Xi Jinping, c'est pour rendre justice à la profonde influence du modèle chinois, qui fut et reste une inspiration majeure pour nombre de ces régimes.

En Russie et en Turquie, comme en Biélorussie, les autocrates au pouvoir ont également compris la nécessité de tuer toute possibilité d'alternative afin de le conserver. « Si ce n'est moi, c'est donc le chaos », clament en chœur Poutine, Erdoğan ou Loukachenko. Le recours à la répression, toujours plus forte, toujours plus imprévisible, est leur arme principale et commune.

Tous ont en commun une peur panique des révolutions. Qu'elles soient qualifiées de « printemps », dotées d'un nom de couleur ou de fleur, elles incarnent leur seule véritable terreur. Les dictateurs ne sont après tout que des hommes ! Et la vision d'un Mouammar Kadhafi, un temps l'un des leurs, gisant dans son sang sur un vieux matelas sale, leur a récemment remémoré qu'un jour, peut-être, ce pourrait être leur tour... On retrouve cette sourde angoisse chez beaucoup de ces satrapes modernes, Poutine en tête.

Alors, beaucoup ont également compris qu'en jouant avec les règles démocratiques, ils pouvaient à la fois satisfaire leur ambition, qui est de durer, et de donner des gages à la communauté internationale afin qu'on les laisse tranquilles. 2018 a été, pour un certain nombre d'entre eux – Poutine, Erdoğan, al-Sissi –, une année électorale. Tous ont été réélus avec des scores contestés par l'opposition dans leurs pays respectifs, et ne quitteront donc pas le pouvoir avant les années 2025, au bas mot. D'ici là, ils auront le temps de contourner leur Constitution et de faire en sorte de ne plus avoir à passer par la case « élections », cette « formalité » toujours plus pesante... tout en s'assurant, à coups de *fake news* et grâce au contrôle des moyens d'information et de communication, du soutien indéfectible d'une large part de leur opinion publique.

Ce livre n'a pas la prétention d'être exhaustif ni de rivaliser avec les plus grands travaux scientifiques sur le totalitarisme ou la



## *Avant-propos*

philosophie politique. Chacun des redoutables personnages présentés ici mériterait en outre plusieurs biographies, tant les sujets sont riches et nécessitent de comprendre leur pays en profondeur. Certains sont déjà des « stars », et il ne se passe pas une semaine sans qu'une nouvelle analyse psychologique leur soit consacrée. D'autres, au contraire, sortent totalement des écrans radars (pays trop lointain, enjeux complexes, désintérêt des médias et donc du grand public). Pourtant, leurs méfaits n'en sont pas moins grands.

Le présent ouvrage se propose modestement d'être une introduction, d'apporter un éclairage et une réflexion sur quelques noms de la scène internationale, célèbres ou moins connus, sur le contexte qui les a portés au pouvoir et sur leur façon de l'exercer. Car ces « monstres » (du latin *monere*, « avertir ») nous obligent à réfléchir. Dans une période de perte de repères politiques, aller à la rencontre des dictateurs, et surtout faire connaissance avec leurs pays respectifs, peut nous aider à mieux comprendre les racines de ce mal pour mieux le combattre. Une nécessité d'autant plus impérieuse qu'il a su se fabriquer des masques plus rassurants et plus subtils, mais toujours aussi dangereusement trompeurs.

Ceci explique que les monarques absolus (il en reste) soient absents de cet ouvrage. Il paraissait plus intéressant de s'attacher aux personnalités autocratiques ayant accédé au pouvoir soit par leurs faits personnels, soit par la voie démocratique. La dynastie Kim en Corée du Nord constitue bien sûr un cas à part, puisque dans cette « monarchie communiste » le pouvoir se transmet de père en fils depuis trois générations...

En complément des notes de bas de page qui émaillent chaque portrait, le lecteur pourra trouver, en fin d'ouvrage, une bibliographie que j'espère assez conséquente pour lui donner envie de poursuivre son voyage dans la tête de certains de ces dictateurs, et mieux encore, dans leurs pays respectifs. Car derrière chaque dictateur se trouvent un pays, un peuple, une culture asservis qui méritent qu'on se souvienne de leur existence et de leur réalité souvent riche : ils restent irréductibles à ce triste moment de leur histoire, et continueront d'exister lorsque les tyrans qui les dirigent aujourd'hui ne seront plus.



## *Première partie*

### **LES HÉRITIERS**

*Kim Jong-un, Bachar el-Assad, Joseph Kabila. Lorsqu'ils accèdent au pouvoir, leur nom de famille s'est déjà illustré, souvent pour le pire, dans l'histoire de leur pays. Ils n'ont pas spécialement cherché à conquérir la place qu'ils occupent. La « raison d'État », un contexte politique, la fatalité même, les a placés au sommet de leur peuple. Ils sont les fils de leurs pères, et c'est une raison suffisante pour qu'ils leur succèdent, même si leurs pays ne sont pas des monarchies. C'est leur seule légitimité.*

*Le cas de Raúl Castro est à part, puisqu'il a conquis le pouvoir en même temps que son frère Fidel, et l'a exercé dans son ombre imposante jusqu'à la mort de ce dernier. Raúl n'en a pas moins contribué à bâtir, aux côtés de Fidel, une dynastie familiale qui tyrannise les Cubains depuis plus de soixante ans.*

*Tel père, tel fils ? Parfois écrasés par la personnalité de ceux qui les ont précédés, ces dictateurs-là n'ont de cesse de se faire un prénom (Bachar el-Assad) ou, au contraire, puisent dans le passé familial l'inspiration nécessaire pour se distinguer de leur prédécesseur (Kim Jong-un). Mais, comme dans les monarchies héréditaires traditionnelles, le simple fait de porter un nom déjà connu ne suffit pas toujours à leur donner les capacités indispensables pour bien gouverner. Intelligence, stratégie, dons pour la communication et la manipulation... Tous ne se valent pas. Tous se montrent néanmoins sûrs d'une chose : puisqu'ils ont hérité de leur pouvoir, rien ne les oblige à le rendre.*



## KIM JONG-UN

(*Corée du Nord*)

FIN STRATÈGE

« Vous êtes venu au Sud, mais quand puis-je aller au Nord ? », demande le président sud-coréen Moon Jae-in à son jeune homologue nord-coréen de trente-quatre ans. « Pourquoi n'y allons-nous pas maintenant ? », répond le plus simplement du monde Kim Jong-un, en l'invitant à franchir le petit muret qui symbolise la ligne de démarcation entre Corée du Nord et Corée du Sud. Surpris, Moon Jae-in s'exécute de bonne grâce, sous les rires de l'assistance. La scène est hautement symbolique et montre que, du début à la fin, c'est Kim Jong-un qui aura eu la main sur l'agenda diplomatique. Cette rencontre, c'est lui qui a décidé d'y répondre positivement, et au moment qu'il a jugé le plus opportun. C'est lui qui suggère à Moon Jae-in de passer au Nord sans tarder. Enfin, c'est lui qui s'impose comme le premier dirigeant nord-coréen à fouler le sol de la Corée du Sud depuis la fin de la guerre de Corée (1950-1953).

Vendredi 27 avril 2018, Kim Jong-un est entré définitivement dans l'Histoire, plus encore que ses prédécesseurs. En cent jours de rapprochement diplomatique, il a fait davantage pour la réconciliation des deux pays de la péninsule que son père Kim Jong-il en onze ans à la tête de la Corée du Nord. La propagande du régime, dirigée par sa sœur, la « princesse » Yo-jong, a très vite trouvé le point de comparaison : Kim Jong-un est aussi rapide que Chollima, le cheval ailé de la mythologie coréenne, une référence déjà utilisée par son grand-père Kim Il-sung dans les années 1950-1960 pour symboliser l'industrialisation ultra-rapide de la Corée

et, surtout, « l'extraordinaire vitesse de la construction du socialisme et de l'esprit révolutionnaire coréen<sup>1</sup> ».

Comme son grand-père, dans les pas duquel il a habilement choisi de marcher, Kim Jong-un a l'ambition de révolutionner son pays. Répondant à l'invitation laissée longtemps en suspens de la Corée du Sud, Kim Jong-un a surtout souligné, au cours de ce sommet intercoréen, que l'avenir de la péninsule ne concernait... que les Coréens. Dans l'affaire, celui qui a le mauvais rôle, c'est Donald Trump. Le président américain, qui affirmait encore à l'automne 2017 qu'il était inutile de discuter avec la Corée du Nord, peut bien saluer une avancée historique pour la paix et demander aux Américains d'en être fiers : il n'aura contribué en rien à cette avancée pour la paix.

C'est bien « Rocket Man », comme il l'avait baptisé avec mépris, qui est le vrai maître de la diplomatie américano-coréenne, ce jeune homme de trente-quatre ans (ou trente-six, on ne connaît pas exactement son âge), un peu obèse, boudiné dans ses costumes rayés, coiffé comme son grand-père dont on aime, en Corée du Nord, à souligner qu'il lui ressemble étonnamment. Les médias occidentaux le font figurer régulièrement en une de leurs journaux avec une photo de champignon radioactif en arrière-plan, et ce sous-titre : « Il veut tout faire péter. » Les médias sud-coréens ont longtemps aimé le faire passer pour un « méchant » de film de James Bond, une caricature de tyran fou qui ferait assassiner son ex-petite amie parce qu'elle aurait tourné des films pornos, dévorer son oncle par des centaines de chiens après son procès pour corruption, ou encore exécuter l'un de ses généraux, Hyon Yong-chol, au canon antiaérien, pour s'être endormi durant un discours du « cher leader »...

On doute moins, cependant, de l'identité du commanditaire de l'assassinat de son demi-frère aîné Kim Jong-nam, à Kuala Lumpur, en février 2017. Mais on ignore tout ou presque de la Corée du Nord, ce pays d'Extrême-Orient, de surcroît fermé à double tour, qui suscite commentaires, rumeurs, fantasmes

---

1. Juliette Morillot, *La Corée du Nord en 100 questions*, Tallandier, 2016.

tout aussi extrêmes. La vérité, comme toujours, se situe quelque part entre le storytelling du régime, celui du frère coréen du Sud, et la méconnaissance des Occidentaux de ce pays secret par nécessité.

Bien sûr, la vie et l'action Kim Jong-un sont auréolées de fantasmes. Comment pourrait-il en être autrement ? Il est non seulement le plus jeune dictateur du monde, mais aussi l'héritier de la seule dynastie communiste de l'histoire. Un système hors du monde, carcéral, surréaliste au XXI<sup>e</sup> siècle, mis en place par son grand-père Kim Il-sung au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, pour la préservation duquel il a été éduqué, formé, formaté depuis son plus jeune âge. Mission qu'il a remplie, jusqu'à présent, sans commettre un seul faux pas, au grand étonnement de tous.

Plus encore que pour tout autre dirigeant, les histoires entremêlées de son pays et de sa famille l'ont façonné et ont conditionné sa façon d'exercer le pouvoir. Qu'on ne s'y trompe pas : capable de manier tour à tour le langage le plus martial et la langue diplomatique la plus melliflue, Kim Jong-un ne fait certainement pas tous ces efforts en faveur d'une réconciliation avec le Sud pour que cela ne rapporte rien à son pays ou à lui-même. On sera à ce titre bien naïf d'imaginer qu'il va détruire tout l'arsenal nucléaire patiemment constitué ces dernières années. Pour comprendre Kim Jong-un et son action, impossible de se passer d'un aperçu de l'histoire et de l'identité de son mystérieux pays, que les Occidentaux, il y a deux siècles, peinaient encore à situer sur une carte. Un pays qui a érigé le secret en question de survie.

*Un « royaume ermite » traumatisé par les invasions*

Depuis le Moyen Âge, le peuple coréen semble avoir été tenaillé par la peur. Peur des invasions, peur de l'étranger, peur de perdre son identité. On appelle aujourd'hui la Corée du Nord « le royaume ermite », souvent pour qualifier l'extrême isolement dans lequel le régime des Kim tient le pays. En réalité, ce surnom est celui de toute la péninsule coréenne depuis de longs siècles, et

n'a pas attendu la dynastie communiste pour apparaître dans les usages<sup>1</sup>.

La fatalité a voulu que ce pays situé à la pointe de la Mandchourie se retrouve « coincé » entre trois puissants voisins, le Japon, la Russie et la Chine. convoitée à la fois pour ses propres richesses et pour sa position stratégique, la Corée n'a cessé d'être menacée au cours de son histoire. Pour résister à l'envahisseur, qu'il soit japonais, mongol, mandchou ou même français, céder à la tentation de fermer ses frontières et de disparaître des cartes de navigation était, somme toute, compréhensible.

C'est ainsi qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, après une invasion mandchoue dévastatrice, la Corée, qui s'appelle alors « royaume de Joseon », décide de disparaître de la surface de la Terre en refusant tout contact avec l'extérieur, et en laissant côtes et frontières en friches. La manœuvre marche à merveille jusqu'à ce qu'un navire hollandais, revenant de Nagasaki, s'échoue au large de l'actuelle ville de Jeju, en Corée du Sud. Les marins seront très bien traités mais ne repartiront jamais du pays, à l'exception du capitaine.

Durant les deux siècles suivants, missionnaires comme marchands essuient des échecs cuisants dans leur volonté de nouer des relations avec les Coréens. Les événements survenus en Chine au XIX<sup>e</sup> siècle (guerre de l'opium, sac du Palais d'Été par les troupes britanniques et françaises, fuite de l'empereur de Chine au Jehol) confortent les Coréens dans leur politique isolationniste et xénophobe. Malheureusement, les guerres intestines les fragilisent face aux pressions internationales, qui les amènent à signer leurs premiers traités commerciaux avec les grandes puissances occidentales.

Alors que la situation domestique s'aggrave à la faveur d'une révolte, le roi de Corée demande l'aide de la Chine. Il transforme alors son pays en champ de bataille entre la Chine et le Japon, qui l'expulse et intègre la Corée à son propre empire le 29 août 1910.

---

1. Sur l'histoire de la Corée, on pourra lire entre autres le bel ouvrage de Samuel Guex, *Au pays du matin calme* (Flammarion, 2016), ou *Histoire de la Corée des origines à nos jours*, de Pascal Dayez-Burgeon (Tallandier, 2012), ainsi que les premiers chapitres de *La Corée du Nord en 100 questions*, *op. cit.*



La Corée, brièvement indépendante au début du siècle, devient une vulgaire province en ce jour « de l'humiliation nationale », et ne retrouvera sa liberté qu'en 1945, avec la fin de la Seconde Guerre mondiale.

On mesure mal à quel point ces trente-cinq ans d'occupation ont marqué la psyché du peuple coréen. Les experts et chercheurs situent d'ailleurs la naissance de son nationalisme dans cette période particulièrement humiliante où les Coréens furent obligés de renier leur culture, leur littérature, jusqu'aux noms de leurs villes et leur langue natale. Femmes devenant les esclaves sexuelles des soldats nippons, travaux forcés, expériences menées sur des prisonniers vivants en Mandchourie ; la Seconde Guerre mondiale n'épargna pas non plus son lot d'horreurs à la péninsule, et renforça la haine, vivace aujourd'hui encore, envers les Japonais.

Cependant, des mouvements de résistance jalonnèrent ces trente-cinq années d'occupation. De nombreux Coréens se réfugièrent en Chine pour attaquer les forces japonaises au Mandchoukouo<sup>1</sup> et en Corée. Parmi ces guérilleros se trouvait un certain Kim Song-ju, qui ne s'appelait pas encore Kim Il-sung, le futur fondateur de la République populaire et démocratique de Corée. Signe étonnamment annonciateur, son vrai prénom signifie en coréen « pilier du pays ».

Rien, pourtant, ne prédestinait ce jeune Coréen, né le 15 avril 1912 (le jour même du naufrage du *Titanic* !) dans un pays soumis au Japon, à devenir le souverain absolu de plus de vingt millions d'âmes. Mais peut-être ne pouvait-il émerger que dans un contexte de chaos, alors que les Coréens attendaient leur « libérateur ».

Les biographies nord-coréennes ont évidemment embelli la vie et les faits d'armes de celui qui est, depuis sa mort en 1997, le « Président éternel » de la Corée, après avoir été « le Soleil du Peuple » et le « Leader respecté et aimé » – un demi-dieu qui gouverne encore son pays depuis l'éternité. Qu'il ait servi dans les

---

1. Nom nippon de la Mandchourie, devenue un État fantoche aux mains des Japonais et gouvernée de façon éphémère par Pu Yi, dernier empereur de Chine, de 1932 à 1945.

armées chinoises durant l'occupation japonaise n'est, par exemple guère mentionné. On préfère souligner qu'il organisa son maquis aux pieds du mont Paektu, une montagne sacrée tant pour les Chinois que les Coréens, où serait né le héros mythique Tangu, le « père » du peuple coréen.

Si le fait de guerre reste avéré, puisque Kim Il-sung se cacha effectivement dans cette zone durant toutes les années 1930, la propagande du futur régime aura vite fait de rattacher la dynastie Kim, « la noble lignée du mont Paektu », à ce héros, la rendant *de facto* sacrée et intouchable en ancrant ses racines au plus profond de la mythologie coréenne. Au passage, elle fait de Kim Il-sung le nouveau « père de la Nation », le « Prince qu'on attendait », et n'hésite pas à user de références magiques pour souligner l'illustre destinée du personnage. Kim Jong-il, son fils, aura davantage de mal à se rattacher à la légende du Paektu, puisqu'il naquit vraisemblablement en URSS, à Vladivostok, où son père avait trouvé refuge pendant un temps, vers 1940. La réécriture officielle passera par là pour déplacer et embellir le décor, ajoutant l'apparition miraculeuse d'un arc-en-ciel au-dessus de la cabane en rondins qui l'avait vu naître, et qui ne pouvait se trouver que sur le mont Paektu...

Au milieu des inévitables exagérations, dithyrambes et autres récits quasi mythologiques vantant la force surnaturelle de Kim Il-sung, le fait qu'il fut un excellent combattant et un activiste très charismatique (très grand pour l'époque et plutôt bien fait de sa personne) semble néanmoins avéré. Une fois au pouvoir, il fera tout de même disparaître tous ses anciens camarades plus brillants et plus célèbres que lui pendant leurs années de résistance. On n'est jamais trop prudent.

On lui prête aussi des qualités qui seraient celles que les Coréens du Nord auraient toujours manifestées : tempérament farouche, guerrier, discipliné, se préparant toujours au combat. Telle une Sparte des temps modernes, la Corée, du moins celle du Nord, ne pouvait avoir d'autre destin que celui qui l'attendait avec Kim Il-sung : « En somme, la Corée du Nord était faite pour Kim Il-sung et Kim Il-sung était fait pour la Corée du Nord. Le régime

de Pyongyang l'a parfaitement compris qui flatte sans cesse la nature farouche et belliqueuse de sa population. Toute la légende de Kim Il-sung y fait écho. C'est en tant que combattant et en tant que résistant qu'il a pu se hisser au pouvoir. Et s'il est parvenu à imposer à la Corée une mobilisation permanente, c'est que depuis longtemps, elle y était prête<sup>1</sup>. »

Dans les années 1930, à l'approche de la Seconde Guerre mondiale, il prend totalement le maquis et, de fait, les historiens perdent sa trace. La légende veut qu'il ait, à cette époque, adopté son nom de guerre, « Il-sung » (« le commandant Soleil ») et organisé l'Armée populaire de Corée. Ce dernier point est très certainement faux, l'armée se limitant alors à une poignée de maquisards, mais il ne reste plus personne pour contester la légende.

C'est aussi à cette époque que Kim Il-sung adhère au communisme. L'idéologie se répand en Asie comme une traînée de poudre depuis son apparition en Russie et la « conversion » de la Chine, car elle apparaît comme une arme libératrice des peuples. Kim Il-sung, lui, y adhère plus par intérêt politique qu'idéologique. Lorsque sa tête est mise à prix par les Japonais, à l'été 1940, il se réfugie en URSS. Toute cette aventure forge la future pratique du pouvoir de Kim Il-sung et, plus encore, le positionnement de la Corée du Nord sur la scène internationale : « Pour survivre, il est resté en permanence sur le qui-vive, a pris des décisions abruptes, privilégié la loyauté et le secret. Il ne devait pas l'oublier. On reproche souvent à la Corée du Nord d'être provocatrice et imprévisible. C'est exact mais compréhensible. Née de la guérilla, elle continue à en appliquer les méthodes. Elle n'est pas devenue un État comme les autres, respectueux des convenances internationales. Elle est toujours aux mains des guérilleros du Paektu et de leurs descendants. Elle est un État de partisans<sup>2</sup>. »

---

1. Pascal Dayez-Burgeon, *La Dynastie rouge. Corée du Nord 1945-2015*, Perrin, coll. « Tempus », 2016.

2. *Ibid.*

*Naissance de la dynastie rouge*

On l'oublie beaucoup, et le régime nord-coréen s'efforce de le faire oublier, mais la Corée du Nord n'aurait jamais vu le jour sans l'intervention – voire l'interventionnisme – de l'URSS. C'est grâce à son pays-refuge que Kim Il-sung échappa à la vindicte japonaise. C'est surtout par lui qu'il fut choisi pour occuper la tête du Nord de la péninsule, divisée le long du 38<sup>e</sup> parallèle par les Américains et les Russes en 1946, après la reddition du Japon. Moins populaire et moins potentiellement menaçant que le fondateur du parti communiste coréen, Pak Hon-yong, Kim Il-sung apparaît comme un homme-lige assez convaincant pour la population coréenne, tout en restant peu dangereux pour les intérêts russes et américains. Même son côté affable et relativement sans relief semble jouer en sa faveur. Si l'on en croit un témoin de l'époque, Staline lui-même l'aurait comparé avec mépris à « un serveur de restaurant chinois<sup>1</sup> »... D'ailleurs, son premier discours dans Pyongyang libérée, outre qu'il sert abondamment la soupe à l'URSS, paraît emprunté et ne déclenche pas l'enthousiasme des foules.

Néanmoins, par rapport au dirigeant décrépit et corrompu imposé au Sud par les Américains, la jeunesse et l'enthousiasme de Kim Il-sung confirment le choix des Russes, qui s'emploient à faire de la Corée du Nord un satellite soviétique en très peu d'années. C'est Staline lui-même qui corrige la notice de fabrication du nouvel État coréen, fonde le fameux Parti des travailleurs de Corée, impose les réformes agraires, les nationalisations des entreprises d'énergie et d'infrastructures, la création de la première université du pays, l'université Kim Il-sung, où l'on enseigne d'abord en russe. Face à toutes ces décisions prises en son nom, Kim Il-sung n'a rien à dire, juste à obéir. Quand les décisions russes sont bonnes, il en profite. Lorsque les Soviétiques répriment des résistances, les Nord-Coréens ne lui en veulent pas. Être un homme de paille a du bon.

---

1. *Ibid.*

*Kim Jong-un*

Intelligemment, Kim Il-sung laisse faire et s'occupe de sa popularité, c'est-à-dire de sa communication. Car les Russes ont beau être à la manœuvre, les raffinements de la culture coréenne leur échappent. Or, de la Chine au Japon, il est profondément ancré dans les esprits que le pouvoir est un mandat du Ciel. La Corée communiste ne fait pas exception à la règle et Kim Il-sung sait s'en souvenir lorsqu'il définit les règles de son régime, savant mélange de stalinisme et d'une idéologie nationaliste purement coréenne, le *juche sasang* (« la pensée du juche »).

Cette pensée, dont le nom signifie « autonomie », « indépendance », résume à elle seule l'obsession coréenne de l'autosuffisance, tout en réaffirmant la capacité de l'homme d'être maître de son destin – ce qui est cher au cœur des Coréens, tant de fois dépossédés du leur. Elle s'articule sur trois piliers, essentiels pour comprendre aujourd'hui le positionnement international de la Corée de Kim Jong-un : le *chaju*, l'indépendance politique et diplomatique (égalité totale avec les nations étrangères, respect de l'intégrité territoriale, non-intervention et indépendance nationale) ; le *charip*, l'autosuffisance économique ; et le *chawi*, l'autonomie militaire.

La République populaire et démocratique de Corée, proclamée en 1948, sera l'expression collective de ce désir d'autodétermination. Kim Il-sung développe un contrôle absolu de toute la population nord-coréenne, soumise à une seule autorité : la sienne. Parti unique, pouvoir ultra-personnel assorti d'un culte de la personnalité (art totalitaire ; anecdotes édifiantes sur le caractère et l'action du « cher leader » ; mise en avant de sa famille et surtout de sa femme, Kim Jong-suk, qui devient une héroïne de la Révolution et sera l'une des plus célèbres femmes coréennes ; calendrier dit « du juche », dont l'an 1 correspond à l'année de naissance de Kim Il-sung), élimination systématique de toute opposition, limitation extrême des libertés individuelles et contrôle total de la société à tous les niveaux...